

# Alfred Vallette et ses amis

par Gustave LE ROUGE

## Présentation

« Boutonné jusqu’au col mince comme une raie d’écume, il ne se laisse pas taper sur le ventre », écrit Jules Renard d’Alfred Vallette dans les Portraits du prochain siècle<sup>1</sup>.

Gustave Le Rouge, prenant prétexte de la mort du directeur du *Mercur* de France, le 28 septembre 1935, publie dans *Le Monde illustré*<sup>2</sup> un long article sur Alfred Vallette et ses amis, qui est une œuvre de vulgarisation – ce qu’attendent les lecteurs de cet hebdomadaire concurrent de *L’Illustration* –, mais qui constitue également un chapitre nouveau de ses souvenirs littéraires, publiés en 1928 sous le titre : *Verlainiens et décadents*<sup>3</sup>.



1. Edmond Girard, 1894, p. 7.

2. *Le Monde illustré*, 19 octobre 1935, p. 912-913.

3. *Verlainiens et décadents* (« première série ») est paru en volume, chez Marcel Seheur, en mars 1928; une « deuxième série » de souvenirs est parue dans *Les Nouvelles littéraires* entre août et décembre 1928. L'ensemble a été réuni par Francis Lacassin en un volume, en 1993, chez Julliard.

*Gustave Le Rouge publia dans Le Monde illustré dix-neuf textes, de septembre 1935 à décembre 1936. De cette ultime entreprise journalistique, Francis Lacassin a repris douze textes, qu'il donne en annexe à L'Amérique des dollars et du crime<sup>1</sup>, négligeant « Les Plantes télépathiques » – que Le Rouge avait déjà publié dans Vu en 1931<sup>2</sup> –, mais surtout, six textes consacrés à la littérature et aux écrivains, dont cet « Alfred Vallette et ses amis », où Gustave Le Rouge utilise librement, dans les premiers paragraphes, un texte que Rachilde consacra à son mari. Il inaugure Portraits d'hommes, volume publié aux éditions du Mercure de France en 1930; la pré-originale était parue, à la fin de 1928, dans Les Nouvelles littéraires, succédant à la deuxième série de Verlainiens et décadents...*



*Pour qui souhaite mieux connaître Vallette et, du coup, mieux saisir le sens et la portée du texte de Le Rouge, il convient de se reporter, en sus du portrait de Rachilde, au long article que lui consacra Tristan Leclère<sup>3</sup>. On y donne à la fin l'épigramme que le directeur du Mercure avait composée pour lui-même le 16 février 1926, jour du Mardi gras :*

*Ci-gît qui fut un esprit sage :  
Il ne fut donc pas écouté  
Et ne laissa dans la Cité  
Nulle trace de son passage.*

*Notons que dans son catalogue : Les Fatidiques (fin 2001), sous le numéro 676, le libraire Pierre Saunier mettait en vente un exemplaire*

1. R. Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 1107-1144.

2. Voir *Le Mystérieux Docteur Cornélius*, R. Laffont, coll. « Bouquins », p. 1292-1295.

3. *Le Larousse mensuel illustré*, n° 362, avril 1937, p. 681-682.

*de Portraits d'hommes, de Rachilde, enrichi d'un feuillet cosigné par les deux époux. Après l'épithaphe de Vallette donnée plus haut, figurait celle que Rachilde avait composée pour elle, le même jour :*

*Ci-gît un cerveau des plus fous  
Qui fut sur terre un grand sauvage  
Mais il valut celui d'un sage  
Aussitôt qu'on l'eut mis dessous.*

*Henri Bordillon*

## Alfred Vallette et ses amis

AUX YEUX de beaucoup d'hommes de la précédente génération, le nom d'Alfred Vallette est représentatif de tout un groupe d'écrivains maintenant parvenus au succès, je dirais presque de toute une époque littéraire. Grâce à lui, le *Mercure de France* dont les débuts furent plus que modestes et qui ne fut d'abord qu'une revue de camarades, atteignit à une notoriété, à une considération qui lui valut longtemps la prestigieuse appellation de *Revue des deux mondes des jeunes*<sup>1</sup>.

L'histoire de ces débuts est curieuse. Dans une petite brasserie de la rue Jacob au plafond bas et enfumé qui s'intitulait « Buffet Alsacien » et que dirigeait la mère Clarisse, se réunissait presque chaque soir une foule de jeunes écrivains, d'étudiants et d'artistes. Il y avait là Charles Cros, l'auteur du *Coffret de Santal* et l'inventeur du phonographe, Henri Beauclair, le poète des *Déliquescences*<sup>2</sup>, Jean Moréas, Marsolleau, Laurent Tailhade, Paul Arène, le poète Edouard Dubus, l'inoubliable bohème Alfred Poussin, Vallette, Albert Samain et bien d'autres<sup>3</sup>.

C'est dans ce groupe de jeunes gens qui tous aimaient passionnément la littérature pour elle-même, sans aucun but de lucre, que se fit jour l'idée de fonder une revue où chacun put exposer ses théories et ses idées personnelles sur l'art. Un sentiment commun les réunissait, la haine du naturalisme dont les lourdes enluminures avaient excédé les intellectuels et les délicats. C'est ainsi que le *Mercure de France* fut fondé. Chacun se cotisa pour subvenir aux frais des premiers numéros.

Aucun des associés n'était bien riche. Vallette dirigeait un atelier d'imprimerie, Albert Samain était employé à l'Hôtel de Ville, d'autres donnaient des leçons ou collaboraient à de vagues journaux, mais tous

avaient cette foi qui transporte les montagnes et une inébranlable confiance en eux-mêmes. Vallette déjà connu par d'excellentes pages se sacrifia pour se consacrer tout entier à la nouvelle publication et il se trouva qu'il possédait ce génie d'organisation, cette vaste et subtile clairvoyance qui fait les grands animateurs.

*Trop d'eau noie le meunier*, dit le proverbe. Le foudroyant succès du *Mercury* faillit devenir la cause de sa ruine. Parmi les premiers volumes lancés par Vallette, l'*Aphrodite* de Pierre Louÿs eut un tirage formidable et chassa des vitrines de librairie les Zola qui les encombraient depuis des années. Le *Mercury* n'était constitué qu'avec de faibles capitaux, les exemplaires d'*Aphrodite* étaient épuisés et on allait se trouver sans argent pour payer le papier et les tirages. Enfin grâce à l'énergie et à l'activité de Vallette cette crise fut surmontée<sup>4</sup>. Désormais le *Mercury* avait trouvé sa formule, il possédait un public, de brillants collaborateurs, et ses succès devaient aller sans cesse en grandissant. Bientôt, il installa ses bureaux dans l'ancien hôtel de Beaumarchais, rue de Condé, où ils se trouvent encore<sup>5</sup>.



A ce moment, il règne au Quartier Latin une atmosphère littéraire toute spéciale, toute une jeunesse enthousiaste acclame Verlaine, Mallarmé, Tailhade, de nombreuses réunions s'organisent au caveau de la Plume, au Procope, au Voltaire<sup>6</sup>; on récite des vers, on discute passionnément et toutes les écoles, toutes les tendances y sont étudiées sans parti pris, depuis les occultistes jusqu'aux anarchistes.

On ne dédaigne même point d'assister aux réunions de ces fouguesux révolutionnaires. Rachilde, dans un article écrit à cette époque lointaine, a laissé un amusant tableau d'un de ces meetings où les occupants des places à six sous, les plus chères, étaient traités de « représentants des classes dirigeantes ». Il y avait là aussi nombre de garçons épiciers et de petites bonnes du quartier qui, ayant lu sur

l'affiche qu'on dansait sur un volcan, étaient venus avec la ferme espérance que la soirée se terminerait par un bal<sup>7</sup>.

Il faudrait relire toutes les pages exquises que Rachilde a consacrées à ces temps qui, par comparaison, apparaissent aux vieillards comme une espèce d'âge d'or, une Arcadie de la bohème de lettres.

En dépit des joyusetés auxquelles participaient nombre de ses rédacteurs, le *Mercury de France* continuait son ascension triomphale vers la grande notoriété. C'est grâce à ses excellentes traductions que furent enfin connus en France Nietzsche, Rudyard Kipling et Wells. Que des écrivains d'allure hautaine et de style quelque peu ésotérique, comme Jules Laforgue, Arthur Rimbaud, Mallarmé, René Ghil purent être révélés au grand public.

Il faudrait pour être impartial nommer ici une centaine d'écrivains, dont nul n'est à dédaigner. Citons, au hasard du souvenir : d'abord ce farouche Léon Bloy, le plus terrible pamphlétaire de ce temps-ci, et dont les moindres mots causaient à ses victimes d'irréremédiables blessures. Un exemple, Laurent Tailhade au cours d'une polémique l'ayant appelé « Saint-Jean Bouche d'Egout », il répliqua en traitant son adversaire de « Cyclope des urinoirs »<sup>8</sup>. Une autre fois, l'auteur du *Mendiant ingrat* ayant reçu de J.-K. Huysmans une somme de cinq cents francs eut pour tout remerciement cette amère parole : « Ah ! la canaille, il a fixé un maximum ! » Pourtant, malgré ce caractère atroce et pour ainsi dire corrosif, Léon Bloy était de bonne foi en trouvant que « ses invectives n'étaient pas encore assez véneuses pour la triste tourbe du temps actuel ».



Citons encore en cette énumération forcément écourtée, Laurent Tailhade, de catholique devenu anarchiste militant et dont on connaît les retentissantes aventures; le spirituel Willy, critique musical de haute classe et romancier aimable; le bon poète Napoléon Roinard<sup>9</sup>

qui traduisit le *Cantique des cantiques* et le fit réciter par six filles et six jeunes hommes vêtus de blanc avec accompagnement de parfums. A chaque strophe de gros vaporisateurs diffusaient dans la salle des essences symboliques, lys, cèdre, rose, et en rapport avec le texte des versets. La plupart des spectatrices et nombre de spectateurs sortirent de cette représentation avec de violentes migraines<sup>10</sup>. Paul Fort, le chantre de l'Île-de-France et le fondateur du Théâtre d'Art, qui fut une tentative unique en son genre; Adolphe Retté, un grand lyrique; le dessinateur humoriste Rouveyre; Remy de Gourmont, que sa face ravagée empêchait de fréquenter les réunions littéraires, mais dont l'influence se fit toujours heureusement sentir au *Mercur*; Saint-Pol-Roux, le magnifique, superbe poète trop peu connu du public.

N'oublions pas cet extraordinaire Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu-Roi* qui, vers la fin de sa vie, était arrivé à s'identifier avec son grotesque héros. C'était, a-t-on dit, un raté de génie, et on prétendait qu'il s'enivrait en buvant de l'encre. Ses reparties humoristiques sont demeurées célèbres. Malheureusement, on ne peut guère les citer à cause de la verve truculente des mots et des expressions. Essayons pourtant. Un soir, aux Champs-Élysées, pendant que se tirait un feu d'artifice, Jarry heurte involontairement dans la foule un bébé que portait dans ses bras une matrone imposante.

– Vous écrasez mon enfant!

Jarry qui était de petite taille, presque nain<sup>11</sup>, regarde la dame de bas en haut et lui répond gravement :

– Ça ne fait rien, si j'écrase votre enfant. Je vous en ferai un autre<sup>12</sup>.



On peut juger sur cette repartie de l'esprit caustique et jovial du père d'*Ubu-Roi*. Il faudrait aussi mentionner Jules Renard, l'amer auteur de *Poil de carotte*; Henri de Régnier, le pur poète, qui des bureaux

du *Mercur*e s'élança vers la Coupole<sup>13</sup>, et surtout cet inoubliable Léautaud, le légendaire misanthrope qui aime autant les animaux qu'il déteste les hommes. Qui ne l'a pas vu regagner sa villa de Bourg-la-Reine à la nuit close, chargé de sacs de croûtes et de provendes de toutes sortes, salué de loin par les aboiements de toute la meute dont il s'est constitué le protecteur et l'ami? Tout le monde des lettres et aussi du théâtre connut sa pittoresque silhouette, car longtemps il tint une chronique de critique dramatique avec une fantaisie, et un humour qui, s'ils firent la joie des lecteurs, furent jugés avec quelque amertume par les auteurs dramatiques plus sensibles aux compliments indulgents qu'à cet esprit caustique<sup>14</sup>.

Ajoutons à cette trop courte liste Paul Adam, Maurice du Plessys<sup>15</sup>, Ernest Raynaud, Paternine Berrichon<sup>16</sup>... Hélas, la place nous manque.



Il faut donner dans cette évocation une place de choix à Rachilde, car Rachilde, épouse de Vallette, fut un peu la muse du groupe, et le salon littéraire qu'elle fonda un des plus fréquentés de Paris<sup>17</sup>. C'est là que les jeunes venaient avidement chercher le contact avec leurs aînés et timidement satisfaire leur admiration pour ces grands poètes, ces inventeurs de rythmes et de sonorités nouvelles dont Paul Léautaud, avec Van Bever, avait fait une si belle anthologie de poésie qu'elle peut aujourd'hui encore compter pour la plus réussie et la plus complète de cette époque.

N'est-ce pas aussi le *Mercur*e de France qui rendit publics les travaux poétiques de Stuart Merrill aux chantantes allitérations, de Gustave Kahn et Edouard Dujardin, apôtres, créateurs et théoriciens du vers libre?

Que va devenir maintenant cette maison à laquelle Vallette consacra toute son existence et dont il établit solidement le renom de

probité littéraire et d'impartialité? Nous pouvons rassurer le lecteur à cet égard.

C'est Georges Duhamel qui va maintenant diriger les destinées du *Mercure de France*. Nul mieux que lui n'était qualifié pour succéder à Vallette, dont il continuera les traditions<sup>18</sup>. Peut-être modernisera-t-il quelque peu les antiques bureaux où il n'y eut jamais ni téléphone, ni machine à écrire, mais on peut être certain que l'auteur de *Civilisation* gardera au *Mercure* sa belle tenue littéraire et continuera sa publication dans l'esprit même de ses premiers fondateurs.

Gustave LE ROUGE

#### Notes

1. La formule se trouve dans *Portraits d'hommes*, de Rachilde (*Mercure de France*, 1930, p. 15). On connaît toutefois un sonnet inédit de Gustave Le Rouge, qui paraît dater de 1890, où il est fait explicitement un parallèle entre Alfred Vallette et Henri Mazel, rédacteurs en chef du *Mercure de France* et de *L'Ermitage*, et François Buloz, qui prit en main la *Revue des deux mondes* en 1831.

2. Recueil de vers parodiant le style décadent, coécrit avec Gabriel Vicaire sous le pseudonyme dérisoire d'Adoré Floupette, et publié en mai 1885 sur les presses de l'Hirsute Léo Trézenik, à l'enseigne de « Lion Vanné » (Léon Vanier).

3. Lorsqu'elle évoque le « Buffet Alsacien » et la mère Clarisse, Rachilde (*op. cit.*, p. 3-4) énumère vingt noms. Le Rouge retient les neuf plus notoires; il y ajoute le curieux Alfred Poussin, qu'il côtoya au Procope et à qui il consacre une belle page dans *Le Quartier latin* (1899). Mis à part Albert Samain, Alfred Vallette et Edouard Dubus, les autres fondateurs du *Mercure de France* ne figurent pas dans cette énumération. Il faut y ajouter, dans l'ordre de leur apparition au sommaire du premier numéro, en janvier 1890 : Ernest Raynaud, Louis Dumur, Jules Renard, Jean Court, Louis

Denise, Julien Leclercq et Georges-Albert Aurier. Remy de Gourmont, qui ne prit pas part au financement de ce premier numéro, soutenait déjà l'entreprise. Il apparaît au sommaire du deuxième numéro.

4. *Aphrodite* parut le 28 mars 1896 très exactement. Il nous semble que la version un peu catastrophiste du succès du livre de Louÿs – qui a la vie dure encore aujourd'hui – doive en partie sa ténacité au livre d'André Fontainas : *Mes souvenirs du Symbolisme*, auquel Alfred Vallette répond, dans le *Mercur de France* du 15 décembre 1928 (p. 706-708).

5. D'abord installé 15, rue de l'Echaudé, le *Mercur de France* émigra au 26, rue de Condé, en 1903.

6. Sur les soirées de La Plume, au caveau du Soleil d'Or, place Saint-Michel, et sur le Procope, deux lieux que Gustave Le Rouge fréquenta assidûment dans les premières années suivant son arrivée à Paris, voir *Verlainiens et décadents* (Julliard, 1993, p. 175-191 et p. 220-224).

7. Le meeting politico-littéraire dont il s'agit se tint « un certain soir d'avril 1885, peut-être 1883, [...] au fond d'une salle fumeuse de la rue de Jussieu », écrit Rachilde, non dans un article de presse, mais dans la préface qu'elle donna en 1902 au recueil de chansons de son ami Frédéric-Auguste Cazals (1865-1941) : *Le Jardin des ronces* (Editions de la Plume, 1902). Ce volume se termine par un sonnet de Gustave Le Rouge célébrant son ami Cazals.

8. Les détracteurs du pamphlétaire catholique Léon Bloy lui ont beaucoup reproché son vocabulaire scatologique. Quant à Laurent Tailhade, il perdit l'œil droit dans l'attentat du restaurant Foyot, le 4 avril 1894. La formule de Bloy à son encontre peut s'expliquer par les mœurs ambiguës de l'auteur d'*Au Pays du Mufle*.

9. Paul-Napoléon Roinard (1856-1930), poète d'origine normande, dirigea les *Portraits du prochain siècle* (1894).

10. Gustave Le Rouge, qui s'intéressait alors de très près au théâtre, semble bien avoir assisté personnellement à cette soirée du Théâtre d'Art, le 11 décembre 1891. Sur cette représentation qui fit date, on peut se reporter au livre de Jacques Robichez : *Le Symbolisme au théâtre* (L'Arche, 1957, p. 127-133), et au *Journal* de Jules Renard, aux dates du 12 et du 23 décembre 1891. Remy de Gourmont, dont *Théodat* était à l'affiche de la même soirée, évoque ce spectacle dans ses *Promenades littéraires*, IV<sup>e</sup> série, (*Mercur de France*, 1912, p. 50). On peut aussi consulter le témoignage

d'Adolphe Retté (*Le Symbolisme*, Messein, 1903, p. 196-202, et *La Basse-Cour d'Apollon*, Messein, 1924, p. 171-176).

11. La formule est au moins singulière! Noël Arnaud révèle que, d'après son « état signalétique des services », Jarry mesurait 1,61 m (*D' « Ubu roi » au « Docteur Faustroll »*, La Table Ronde, 1974, p. 136). Dans le document correspondant, conservé aux Archives départementales de la Manche, on apprend que Gustave Le Rouge mesurait lui-aussi 1,61 m...

12. L'anecdote rapportée par Gustave Le Rouge est une aimable déformation de celle que rapporte Rachilde dans *Alfred Jarry ou le surmâle de lettres* (Grasset, 1928). Elle situe l'anecdote au « phalanstère » de Corbeil, au printemps 1898.

13. Henri de Régnier (1864-1936), gendre de Hérédia, fut élu à l'Académie française le 9 février 1911.

14. Tout ce passage sur Léautaud peut être rapproché du « portrait » qu'en fait Rachilde (*op. cit.*, p. 203-207). Léautaud, qui signait ses critiques théâtrales Maurice Boissard, raconte dans son *Journal*, à la date du 11 juin 1928, une visite que Gustave Le Rouge lui fit, peu après la parution de *Verlainiens et décadents*.

15. Maurice du Plessys (1864-1924) fut l'un des poètes de l'Ecole Romane, animée par Jean Moréas. D'après Jean Texcier, il considérait que certaines pages de Le Rouge étaient « dignes d'un Villiers-de-l'Isle-Adam et d'un Edgard Poe ».

16. Poète ami de Verlaine, dont il a laissé quelques portraits, Pierre Médéric Dufour, dit Paterné Berrichon (1855-1922), épousa en 1897 la sœur d'Arthur Rimbaud. La même année, il publia aux éditions du Mercure de France une biographie du poète (remaniée en 1912), que Gustave Le Rouge suit de très près dans son article : « Rimbaud au Harrar » (*Le Monde illustré*, 25 avril 1936).

17. Les « mardis » de Rachilde se tinrent dans les salons du *Mercure de France* pendant de nombreuses années. Il est probable que Gustave Le Rouge, introduit par son ami Cazals, les fréquenta occasionnellement, comme il le fit pour les « mardis » concurrents, mais plus fermés, de Mallarmé (voir *Verlainiens et décadents*, éd. cit., p. 201-219).

18. C'est Vallette lui-même qui choisit son successeur. Il peut, par ailleurs, être intéressant de noter que le seul titre de Georges Duhamel que Le Rouge choisit de citer est *Civilisation*, témoignage sur la guerre 14-18 et Prix Goncourt 1918.